

Présentation de Frédéric Jacquemin, Directeur Général d'Africalia

Panel Discussion - How does culture drive and enable social cohesion and inclusion?

Hangzhou Congress- Unesco

La présentation est articulée en trois temps :

- Une brève description d'Africalia
- Quelques exemples de coopération culturelle en Afrique : comment les acteurs culturels contribuent au développement humain durable
- Les leçons apprises.

1. Créée en 2001, Africalia est une association mandatée par la Coopération au développement belge pour mettre en œuvre des programmes de coopération culturelle en Afrique. Active dans 7 pays africains (Sénégal, Burkina Faso, Rép. Démocratique du Congo, Burundi, Kenya, Zimbabwe et Afrique Du Sud), Africalia soutient par le biais de programmes triennaux plus de 25 partenaires structures créatives et des réseaux de professionnels culturels. Ces acteurs culturels contribuent à l'épanouissement des artistes et leur permettent d'assumer un rôle social et interpellateur, gage de démocratie.

Notre vision est que notre monde est autant imaginaire que réel. Les professionnels de la culture, chacun dans leur domaine de compétence, créent, préservent et transforment cet univers symbolique déterminant dans la vie de chaque être humain et constitutif de son développement. Il est donc crucial, pour nous, de leur assurer un environnement favorable à leur travail. La problématique de la coopération culturelle soulève des enjeux également partagés tant au Nord et qu'au Sud, à l'Est qu'à l'Ouest. Plus personne ne peut aujourd'hui « produire » de la culture sans mettre en question les dispositifs économiques, sociaux, éducatifs et politiques actuels qui sont expressément là pour supprimer toute possibilité d'expérimentation avec un système de valeur plus équitable, plus durable et... plus beau, pour reprendre le concept du *Kalos Kagathos* grec. C'est donc sur l'idée d'une solidarité créative que nous travaillons davantage que sur le concept d'*aide* au développement culturel. Le mode d'action d'Africalia est la coopération qui, selon nous, est l'essence du travail de tout créateur et de tout opérateur culturel, au Nord comme au Sud, sous peine de faillir à sa mission de circulation des formes et de confrontation des idées.

2. La sélection des structures avec lesquelles nous coopérons s'opère en fonction du problème qu'ils tentent de résoudre et du potentiel de succès qu'ils ont, avec notre appui, de produire des résultats pour leur communauté, qu'il s'agisse de communautés territoriales (quartier, région) ou de communautés d'intérêts (fédération de cinéastes, réseaux de festivals de contes, ...). Je prendrai l'exemple du Kenya où nous travaillons depuis 6 ans. Africalia soutient trois associations dans le secteur des médias et de l'audiovisuel (Hot Sun Foundation, Slum TV et Mwelu Foundation) implantées dans deux des plus grands bidonvilles d'Afrique : les « slums » de Nairobi Kibera et Matara. Pour la plupart des jeunes de ces bidonville, les possibilités d'obtenir un emploi qualifié et valorisant sont presque nulles. Le risque de tomber dans la consommation de drogues ou d'alcool frelaté ou d'être enrôlés dans des gangs est omniprésent. Plus pernicieuse encore, l'image posée par les médias nationaux et internationaux sur les habitants de ces bidonvilles construit dans l'inconscient collectif comme

dans leur propre perception d'eux-mêmes, l'image d'une population stigmatisée par la pauvreté et la violence.

Quel rôle dès lors pour la culture dans ce contexte ? S'il fallait résumer les actions de ces structures culturelles, je dirai qu'elles font simplement une chose : elles apprennent à des adolescents à maîtriser un langage, celui de l'image. Photographier, filmer, composer un récit, opérer des choix lors d'un montage, découvrir le sens et le pouvoir d'une ellipse leur confère des compétences *différentes*. Différentes de celles apprises à l'école ou de celles qu'ils pourraient acquérir auprès des gangs. C'est cette différence qui leur permet d'enrichir leur identité et de la valoriser. D'une manière très palpable, leur perception de leur avenir change, le domaine du possible s'élargit. L'accès à un travail plus gratifiant augmente, non pas tant que les compétences acquises lors de leur passage dans un atelier photo ou vidéo va en faire des meilleurs charpentiers, réparateurs, conducteurs de taxi... c'est qu'à présent ils se sentent légitimes dans leur recherche d'un emploi correspondant à ce qu'ils sont. La maîtrise des outils créatifs (appareil photo, caméra, software de création numérique,..) et l'appropriation des techniques de récit (éditer un web-documentaire, mettre en page un journal électronique, tenir un site web,..) Renversent la logique dominante qui emprisonne ces jeunes dans une image créée par les autres : ce ne sont plus les médias qui parlent d'eux, c'est à présent eux qui créent leurs propres médias pour se raconter.

Ce sont ces acteurs de changement, ces « traceurs de lendemain », que nous soutenons.

3. Africalia a connu plusieurs phases dans sa stratégie de soutien aux acteurs culturels en Afrique. Je souhaiterais conclure en dressant quelques réflexions sur la nature de ce soutien. En premier lieu, nous sommes conscients des phénomènes de dépendance que le subventionnement peut générer et des effets pervers qu'il peut entraîner. Pour cette raison, nous mettons en place des formations ad hoc qui visent à réduire la vulnérabilité économique de nos partenaires. Elles renforcent leur capacité à valoriser leur expertise afin de diversifier leurs sources de revenus et de progressivement réduire leur dépendance financière vis-à-vis des bailleurs, y compris à celle d'Africalia.

En second lieu, l'instrumentalisation des pratiques mélangeant la culture et le développement a toujours constitué une menace pour l'indépendance, intellectuelle et artistique des opérateurs culturels. Assignés au mieux, à une fonction de communication pour les programmes de développement ou trop souvent, à un rôle simplement décoratif, cette instrumentalisation devient graduellement plus pressante à mesure que les acteurs culturels sont de plus en plus contraints de justifier leur position en tant qu'agent de développement. Le créateur, l'artiste, l'auteur se met ainsi « au service de... ». Ceci crée beaucoup de malentendus tant du côté des « professionnels » du développement que des acteurs culturels qui pour la plupart ne connaissent ni le jargon ni les méthodes du développement. Le refus de cette instrumentalisation se traduit pour Africalia par un accompagnement des structures partenaires dans la maîtrise des méthodologies de la coopération au développement. Le cadre logique, la planification stratégique, aussi imparfaits qu'ils puissent être, ne doivent pas rester le seul apanage du bailleur mais faire l'objet d'un partage – et souvent d'une confrontation. Au moment où la stratégie d'intervention est conceptualisée, Africalia implique dans la rédaction de son programme d'action par pays, l'ensemble des partenaires de ce pays afin de concevoir des actions dont les objectifs, les résultats, les indicateurs, les hypothèses ont fait l'objet d'une concertation en amont.

Enfin, il me semble nécessaire de nous éloigner de la logique du spectacle et du court terme. Il existe en effet à mes yeux un danger de spectacularisation et de commodification de l'action culturelle. La culture est davantage un processus qu'un résultat ou d'un produit. Le soutien à la culture ne passe pas uniquement par le financement de la partie visible de celle-ci, à savoir les expositions, les festivals, les biennales, tout cet ensemble un peu hybride des « biens et services culturels ». La tyrannie du court terme pousse les opérateurs culturels, pour survivre, à multiplier les « projets », à rebondir d'un appel à projet à l'autre, sans pouvoir mettre en œuvre leur vision à long terme ni consolider leur inscription dans leur tissu social. Cette tendance, alimentée par la préoccupation de bailleurs à couvrir le plus de terrain médiatique possible tout en connaissant un effondrement de leurs budgets, nous semble contreproductive. Pour éviter ces impasses, la structuration sur le long terme me semble indispensable. Concrètement, cela se traduit par l'appui au travail souterrain de gestionnaires, comptables, techniciens, gardiens et des « petites mains » invisibles qui permettent aux associations et entreprises culturelles de pérenniser leur action. Ceci implique naturellement des choix. Il nous faut refermer l'éventail des bénéficiaires potentiels et réduire drastiquement notre visibilité : moins de logos Africalia dans moins de pays et de manifestations culturelles prestigieuses. En quelques années, notre philosophie a connu un changement profond : de plus de 500 aides ponctuelles sur une trentaine de pays attribuées entre 2001 et 2007, à 25 partenaires implantés dans 7 pays de concentration aujourd'hui. C'est à ce prix que nous pouvons approfondir la relation avec nos partenaires et mieux mesurer l'impact de notre action sur les publics cibles. Pour éviter le maintien des acteurs culturels à la périphérie des programmes de développement, nous devons à mon sens sortir d'une logique de rayonnement culturel pour entrer dans celle, plus lente, moins spectaculaire, de la coopération.